

Petite fille? Femme?

Fragment d'analyse d'une petite fille de 9 ans

Little girl ? Woman ? Pieces of analysis of a 9-year-old girl

Élisabeth Bigras

Volume 7, numéro 1, juin 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/030122ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/030122ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (imprimé)

1708-3923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bigras, É. (1982). Petite fille? Femme? : fragment d'analyse d'une petite fille de 9 ans. *Santé mentale au Québec*, 7(1), 37–41. <https://doi.org/10.7202/030122ar>

Résumé de l'article

Ce moment d'une rencontre psychanalytique avec une petite fille de 9 ans vise surtout à rendre compte de l'ambiance particulière qui se dégage d'une telle rencontre. Par ambiance, il faudrait entendre une qualité de vécu propre à la réalité psychique de l'enfant et à la façon dont elle s'exprime au niveau fantasmatique et onirique. Par ambiance, il faut également entendre la singularité et le style propre dans lequel s'exprime la vie psychique de cette petite fille lors de sa rencontre avec une analyste femme. On met aussi en évidence l'utilisation du contre-transfert de l'analyste qui lui permet de «coller au plus près» du déroulement de l'analyse et de respecter son originalité. Dans ce récit, on voit comment le rapprochement incestueux avec le père, «symptôme» pour lequel elle avait consulté, masquait en fait un désir de rapprochement et d'identification féminine à la mère, désir qui avait été refoulé du fait de l'absence effective de la mère. La récupération de ce désir a permis au jeu des identifications de reprendre son cours et a permis à la petite fille d'abandonner son comportement régressif à l'égard de son père tout en lui conservant son affection.

PETITE FILLE ? FEMME ?
Fragment d'analyse d'une petite fille de 9 ans**

*Élisabeth Bigras***

Ce moment d'une rencontre psychanalytique avec une petite fille de 9 ans vise surtout à rendre compte de l'ambiance particulière qui se dégage d'une telle rencontre. Par ambiance, il faudrait entendre une qualité de vécu propre à la réalité psychique de l'enfant et à la façon dont elle s'exprime au niveau fantasmatique et onirique. Par ambiance, il faut également entendre la singularité et le style propre dans lequel s'exprime la vie psychique de cette petite fille lors de sa rencontre avec une analyste femme. On met aussi en évidence l'utilisation du contre-transfert de l'analyste qui lui permet de « coller au plus près » du déroulement de l'analyse et de respecter son originalité. Dans ce récit, on voit comment le rapprochement incestueux avec le père, « symptôme » pour lequel elle avait consulté, masquait en fait un désir de rapprochement et d'identification féminine à la mère, désir qui avait été refoulé du fait de l'absence effective de la mère. La récupération de ce désir a permis au jeu des identifications de reprendre son cours et a permis à la petite fille d'abandonner son comportement régressif à l'égard de son père tout en lui conservant son affection.

C'est dans le secret d'une rencontre à deux que s'est déroulée cette histoire de retrouvailles. Johanne, 9 ans, était venue me voir avec son père ; j'étais le dernier chaînon d'une longue liste de médecins consultés avant moi pour de multiples maux, de ventre, de tête, de cœur se résumant en fin de compte en une seule peur, celle d'être seule ; seule la nuit, seule à l'école et surtout, mais cela elle ne le savait pas, seule sans sa mère puisque cette dernière avait quitté le foyer lorsque Johanne avait 4 ans.

Nous avons donc convenu Johanne et moi de rencontres hebdomadaires. Elle venait le plus souvent accompagnée par son père.

Johanne, rondelette, à la peau blanche et douce, au regard timide et effronté, Johanne écrit au tableau, conjugue des verbes, écrit des fractions, dessine des fleurs, des bateaux, des maisons, des amoureux et des tombes. Johanne me parle aussi. Moi aussi je dessine, dans ses dessins, ou à côté ; ça parle mieux ainsi, quand ça s'adresse aux yeux et

que ça fait bouger le corps. Johanne me dit : « Moi, ce que j'aime pas, c'est quand mes frères, ils se moquent de moi, ils disent : « Ah ! ah ! la putain, tu es une putain. » J'apprends de sa bouche qu'une putain est une femme qui couche avec beaucoup d'hommes et alors d'une voix mi-inquiète, mi-excitée elle s'exclame : « Mais où elle les trouve tous les hommes ? »

Johanne, elle, n'est pas intéressée par les hommes, me dit-elle. Si ; par un homme, son père. Celui-là, elle ne le lâche pas. La nuit, elle a peur, elle se réveille et ne peut se rendormir. Son père devra coucher avec elle dans le salon afin qu'elle n'ait plus peur. Petite femelle jalouse, elle le suit pas à pas, où qu'elle soit, où qu'il soit. À l'école, elle est soudain prise de malaises : il doit venir la chercher. Elle se fera conduire par lui chez de multiples médecins afin que son corps de fille, son futur corps de femme, si plein de promesses, de douleurs, d'obscurité grouillante, il en prenne soin, ils en prennent bien soin.

À bout de ressources, il me l'amène. Les larmes aux yeux, il avoue son faible pour elle, elle si petite, elle si démunie. Sa mère est partie elle avait quatre ans, le laissant père-mère et heureux de l'être, soulagé au fond, puisque cette mère, sa femme à lui, porteuse de ses multiples enfants, lui avait toujours crié son ventre douloureux d'être si plein d'enfants,

* Ces rencontres avec une petite fille de 9 ans ont eu lieu à la Clinique de l'enfance et de l'adolescence du Pavillon Albert-Prévost de l'Hôpital du Sacré-Cœur.

** L'auteur est psychanalyste et consultante dans une équipe de psychiatrie infantile, Pavillon Albert-Prévost de l'Hôpital Sacré-Cœur de Montréal.

si plein de manque à jouir, ce ventre douloureux si vide, cette voracité démesurée que ne pouvait combler nul homme, nul enfant, nul être humain. Elle est partie avec sa plainte, vogue la galère, vers d'autres horizons; elle est partie avec sa complainte laissant là tous ses rejets inutiles.

Johanne bébé se blottissant dans le giron paternel, Johanne petite fille surveillant les marques d'amour qui lui sont prodiguées, plus, si possible, mais pas moins que le petit frère... Ce dernier n'aura jamais droit aux deux genoux du père, un seulement car l'autre est à Johanne. Il a eu tout ça le père, il en a joui, il n'a jamais dit «non».

Et moi, que ferai-je avec ce corps de petite fille? Vais-je le regarder sévèrement et lui dire «non»? J'aurais bien envie de la croquer moi aussi, d'en faire un de mes multiples enfants.

Et je suis un peu sa complice en fait puisque ce corps de petite fille, c'est moi et qu'il me touche à l'endroit où mon corps me questionne. Qu'est-ce qu'elle veut, Johanne?

Elle arrive toute pâle chez moi, se tenant le cœur, l'estomac, le ventre, la poitrine à deux mains, m'apportant tout cela en offrande et jouissant de ce cadeau en toute innocence.

«J'ai mal au cœur et au ventre.»

«— Pauvre Johanne... tu sais, j'ai connu ta maman...»

J'avais effectivement eu l'occasion de rencontrer la mère lors du traitement d'un frère aîné de Johanne, 5 ans auparavant.

(Ma maman je m'en balance... elle est partie... j'étais si petite... je ne m'en souviens pas... et puis elle n'était pas capable de s'occuper convenablement de nous... dit papa... mon père ne veut plus qu'on la voie... qu'on lui parle... elle a une trop mauvaise influence...)

(Johanne, petite menteuse qui s'ignore... tu ne t'en fous pas du tout de ta maman...)

«... ta maman, elle avait mal au ventre aussi...»

(Peut-elle... doit-elle... est-ce permis... tant de jouissance... tant de similitude... elle, calquée sur la mère... la mère en négatif... elle, son portrait vivant... et après tout pourquoi pas... telle mère, telle fille... peut-être est-on fière d'avoir... comme la mère... un ventre plein de promesses...)

«Ma mère, elle avait mal au ventre comme moi.»

Un brin de fierté avait percé dans sa voix quand elle avait fait cette affirmation. Et le ventre dou-

oureux nous mena tout droit aux histoires d'amour — En avons-nous parlé des amoureux; des amoureux, il y en avait plein le tableau, plein les dessins.

(Line, je t'ai apporté une rose... O Éric tu n'aurais pas dû... je t'aime... comme elle est belle...)

On avait même parlé du sexe des garçons, cette chose oh combien dégoûtante et fascinante. Cela nous a menées tout droit au sexe des femmes et au ventre des mères, choses non moins dégoûtantes, et Johanne avait déclaré qu'elle n'aurait pas d'enfant car c'était trop dangereux, cela rendait malade. Tout ce remue-ménage dans un ventre de mère, c'est inquiétant et pourtant c'est si vivant, si présent un ventre, ça se voit, ça se sent; un ventre, cela ne s'oublie pas un instant... un ventre ça fait des multitudes d'enfants, sa mère en avait eu neuf.

Et le mal de cœur, le mal de ventre, où sont-ils? Oubliés peut-être? Oui, momentanément. Nous sommes bien trop occupées, elle et moi, à explorer le dedans et le dehors des corps de femme.

Mais mon corps à moi, a-t-il contenu des enfants...? Non, probablement pas, car je ne suis pas devenue grosse; toutes les mères après avoir eu des enfants deviennent grosses. Mais après tout, elle n'en est pas tout à fait sûre car je n'ai pas répondu à sa question...

À la fin de cette longue exploration des corps, lorsque nous nous sommes quittées, elle a mis son manteau, son bonnet, a récupéré son mal de cœur, son mal de ventre et a remis son masque de douleur. Elle est alors partie retrouver son père, lui disant que j'avais à lui parler et l'envoyant d'autorité. Elle avait décidé que nous avions des choses à nous dire, lui et moi, en dehors de sa présence à elle. Force me fut de recevoir le père alors que je n'avais vraiment rien à lui dire. Johanne, elle, nous attendait en bas.

(Son père et sa mère seuls... seuls dans la pièce... elle, toute petite... elle, ailleurs... mais là tout de même... elle, petit amour, objet de notre sollicitude... elle, notre joie et notre inquiétude... elle, insouciance... oh mais pas pour longtemps... la belle insouciance de l'enfance... quelle blague, encore un mensonge d'adulte...)

Que font-ils donc tous deux si longtemps seuls dans cette pièce... je les ai mis dans les bras l'un de l'autre, d'accord, mais faudrait pas que ça s'éternise... et moi alors et mon mal de ventre... mon mal de cœur... vont-ils enfin s'en occuper... c'en est trop...)

On gratte à la porte, on griffe, on cogne comme une chatte en colère. Petite Johanne, femelle jalouse, entremetteuse, tu as voulu marier ton père? Johanne curieuse, Johanne malade, toute pâle, «S'il te plaît, papa, je t'en supplie, viens t'occuper de moi» Johanne, toute pâle de colère, «Alors tu viens papa... Depuis le temps que je t'attends», besoin profond de femme, ordre de femme, que peut donc faire le père sinon la suivre avec un petit geste d'impuissance...

«Un instant, Johanne, j'ai encore quelque chose à dire à ton père et cela te concerne... Ton père remarié, ce n'est pas la solution, n'est-ce pas. Ce que tu veux, c'est ta mère, ta maman à toi, mais comme elle est partie pour toujours, tu vas continuer à venir me voir avec tes questions et nous allons refaire l'histoire de la fillette Johanne. Tu croyais vouloir ton père et tu as retrouvé ta mère, n'est-ce pas, mais de quelle mère s'agit-il au fait?»

Et l'exploration continue. Johanne trace méticuleusement au tableau noir un grand cercle, un rond fermé qui est la maison; à l'intérieur, d'autres ronds pour les chambres de chaque enfant avec les noms dedans: Marc, Line, Lise, Alain, Johanne, Papa, ah décidément, elle a mis son père dans son rond à elle, elle corrige... et un rond pour le père et un rond... oh! elle a failli oublier le rond vide, celui de la mère puisqu'on l'a retrouvée dans le transfert; ... elle en a un maintenant elle aussi. Elle le rajoute mais ne met pas un M dedans pour MAMAN, elle y met plutôt un E, pour ÉTRANGER me dit-elle (ou peut-être pour ÉLISABETH?) et puis aussitôt se ravise. Dans ce rond vide, ce n'est ni un M ni un E qu'elle met, mais un I pour INCONNU. Quel programme! Décidément, Johanne, tu ne te rends pas la tâche facile. Peut-être sais-tu maintenant que tu ne sauras jamais combien d'enfants elle a, cette Inconnue que tu viens voir régulièrement. Et après tout, pourquoi le saurais-tu? Ce n'est peut-être pas une question anodine, tu as une curiosité insatiable et tu me parachuterai volontiers une demi-douzaine de marmots juste pour me regarder. Comment va-t-elle se dépêtrer de toute cette marmaille, la mère qui va, qui vient, qui pond l'un après l'autre ces enfants imparfaits. Une demi-douzaine, c'est trop? Johanne soudain timide propose que si un seul enfant l'accompagnait, ce serait plus facile. Seule avec moi, elle est gênée.

Le rond vide marqué INCONNU fait problème: il ravive les peurs. La nuit, un homme, pas tout à fait homme, rentrerait dans sa chambre, mais ce qui lui fait plus peur encore, c'est le portrait d'une aïeule, vieille dame un peu sévère. Est-ce la sévérité du visage de l'ancêtre ou la vieille peau parcheminée, les rides, la peau ratatinée, la peau du ventre de son père, le ventre malade, le père malade, son père malade, malade du cœur, il peut mourir. Cet espace vide, ce rond vide qui nous sépare de l'adulte, c'est la vieillesse, la mort. C'est pourtant aussi autre chose. N'y a-t-il absolument pas moyen d'en savoir plus sur cet INCONNU qui nous lie elle et moi et nous sépare radicalement?

«Vous n'avez toujours pas répondu à ma question du début... Combien d'enfants avez-vous?»

Ce que tu veux vraiment savoir, Johanne, ce n'est pas combien j'ai d'enfants mais comment j'aime la petite fille, comment c'était quand elle était dans mon ventre, comment ça doit être une petite fille et sa mère, une petite fille pour sa mère, une petite fille à sa mère. Ce que tu veux savoir, avoir, c'est ta mère à toi qui malgré l'interdiction de ton père, te donne un cadeau en cachette le jour de ton anniversaire... Tiens, la cachette, pourquoi la cachette? Les bonnes nourritures maternelles ne se mangeraient-elles qu'en cachette? ou est-ce que les bonnes nourritures maternelles mangées en cachette sont dangereuses? Qu'est-ce qu'elle veut, ta mère, est-ce qu'elle te veut?

Mais elle est partie, rien à faire, elle ne te voulait pas toute, pas rien que toi. Elle voulait ailleurs, autre chose, et c'est cette AUTRE CHOSE que tu voudrais connaître, cette AUTRE CHOSE que même ton père n'a pas mais qui est indispensable pour que ta mère jouisse et qui — telle mère, telle fille — serait indispensable pour que tu deviennes femme toi aussi, jouissante comme ta mère, comme la mère que tu imagines, comme la femme que tu imagines. Que voudrais-tu? Un ventre bien rond, une multitude d'enfants, un ventre grouillant d'inconnu, de mouvements obscurs, un ventre accueillant comme le manteau ouvert de la Vierge du Maître de Moulines, rempli de petits hommes, mais aussi, tu le sais bien, un ventre bien rempli de ces humeurs plus ou moins dégoûtantes, rouges et brunes, noires et mauves, horribles et délicieuses. Du sexe, tu n'en veux rien savoir, c'est trop tôt, mais ton ventre, lui, s'est déjà manifesté aussi vorace

que celui de ta mère, de toutes les mères ; ce ventre, origine de tant de malaises délicieux, précurseur de jouissances à venir, avec les mêmes remous inquiétants, ton ventre que tu imagines tout aussi accueillant que celui de ta mère, accueillant un tas de petits hommes. Tu le sais, bien sûr, Johanne, tu l'as vu entre les branches, tu l'as lu entre les lignes que ta maman vit maintenant de la prostitution. Je suis le chemin qui te mène à ta mère, Johanne. Maintenant que tu m'as trouvée pour la retrouver, tu laisses un peu de répit à ton père.

«Vous n'avez toujours pas répondu à ma question...»

Coriace cette Johanne. Décidément, c'est encore autre chose qu'elle veut. Peut-être qu'en me demandant de l'aider pour ses devoirs d'école, se rapprochera-t-elle de l'INCONNU. S'agit-il bien d'un INCONNU au neutre ? Peut-être plutôt qu'au neutre, est-ce un INCONNU au masculin, un homme, peut-être le mien, ou celui qui fait maintenant jouir sa mère, celui et ceux qu'elle ne connaît pas puisque maintenant il y en a tant. Johanne bute sur cet INCONNU, ces inconnus de sa mère, ceux par qui elle vit, par qui elle jouit, cette inconnue qu'est cette femme, sa mère.

Nous ne saurons jamais le mot de la fin car toutes ces questions sont demeurées sans réponse, et pour cause, elles étaient de fausses questions uniquement destinées à masquer l'inquiétude de la petite fille.

Inquiétude devant la mère abandonnante ? mais l'a-t-elle vraiment abandonnée, non puisqu'il y a ces cadeaux en cachette et que la fonction maternelle semble avoir été fort bien remplie, en partie tout au moins, par le père ; je n'ai en effet jamais entendu chez Johanne les signes de détresse et de carence que l'on retrouve chez les enfants auprès desquels la fonction maternante primordiale a vraiment fait défaut.

Inquiétude de la petite fille devant sa fonction de petite fille, devant son destin de femme, c'est bien plutôt ce qui s'est joué dans ce petit bout d'analyse et ma complicité — car je suis femme, moi aussi, et anciennement petite fille — a servi au support de toutes les images de la mère, de la femme et de la fille, qui avaient à être explorées et vécues selon son style à elle ; j'ai donc été le support de son hystérie à elle, non pas du symptôme (mal de ventre, mal au cœur etc...) qui s'est résorbé de lui-

même lorsque j'ai désigné le lieu véritable de sa peur et de sa quête, la mère ; mais j'ai été le support de son mode d'être, car l'hystérie n'est pas qu'une maladie, c'est aussi une façon de se construire, de vivre.

Devrais-je ajouter que j'ai été sans doute aussi le support d'une fonction paternelle dans la mesure où malgré mon désir de «la croquer tout rond», je suis demeurée au fond une inconnue, une étrangère.

Disons, puisqu'il faut rendre compte aussi du fait que je l'ai aimée vraiment, qu'auprès d'elle j'ai été, un peu mère, un peu sœur, un peu père, mais surtout nourrice, en un lieu protégé où rien n'est exigé, et où libre cours est donné aux besoins, aux désirs, pourvu qu'ils puissent s'exprimer et être véhiculés dans l'imaginaire propre à l'enfant, propre à l'enfant Johanne.

Johanne est partie avec son père à la fin de l'année, elle n'est pas revenue et on m'a téléphoné son bien-être.

Peut-être que d'avoir été petite fille dans l'analyse sera le garant pour elle de la possibilité d'être femme plus tard sans devoir pour cela, comme sa mère, se jeter à corps perdu dans la maternité.

Car comme le dit si bien Luce Irigaray : «Toute femme est potentiellement mère, mais la maternité ne revient pas à la procréation. La maternité c'est aussi bien créer la personne qu'on a devant soi, créer de l'art, créer un style de vie... Être mère, ce n'est pas simplement procréer, c'est une dimension de donner naissance tout le temps.» (Irigaray, 1981)

RÉFÉRENCE

IRIGARAY, L., 1981, *Le corps à corps avec la mère*, Les éditions de la pleine lune.

SUMMARY

This moment of a psychoanalytical encounter with a young 9 year old girl seeks, above all, to recount the particular atmosphere which accompanies a meeting of this sort. The term atmosphere is understood to signify the experiential quality associated with the child's psychic reality and with the manner in which it finds expression at the level of fantasy and dreams. Atmosphere also refers to the singularity and style with which the psychic life of this young girl finds expression in the course of her encounter with a female analyst. Also underlined is the utilization of the analyst's counter-transference, which

allows her to «stay as close as possible» to the flow of the analysis and to respect its unique quality. In this description, one witnesses the manner in which the incestuous «rapprochement» with the father (the «symptom» motivating her contact with the analyst) masked, in fact, a desire on the part of the young girl for a drawing

nearer to, and a feminine identification with the mother, a desire which had been repressed due to the effective absence of the latter. The recovery of this desire allowed the play of identifications to resume its course, and the young girl to discard her regressive behaviour towards her father while maintaining her affection towards him.